

# COMPTES RENDUS

---

**Bacot (Paul), Déloye (Yves), dir. – *La métaphore en politique*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2024 (Institut Français Mitterrand). 170 p.**

Cet ouvrage collectif est une publication tirée de la deuxième rencontre annuelle de la Société d'études du langage politique (SELP) consacrée à l'analyse du discours politique. Après le thème du lapsus (*Quand la langue politique fourche. Lapsus, erreurs et malentendus*, Paris, L'Harmattan, 2023), c'est au rôle de la métaphore en politique qu'ont choisi de s'intéresser Paul Bacot et Yves Déloye. Dans la lignée des travaux du laboratoire Triangle et de la revue *Mots*, et en écho avec la parution récente d'un volume dirigé par Cédric Passard (*L'usage politique de l'insulte*, Paris, Classiques Garnier, 2024), l'ouvrage entend démontrer l'intérêt des sciences du langage pour la recherche en science politique. Cette volonté d'instaurer un dialogue se reflète clairement dans la diversité disciplinaire des auteurs (science politique, sciences du langage, sciences de l'information et de la communication). Si cette publication a le mérite de mettre en lumière un domaine de recherche encore en friche, elle ne constitue cependant pas un ouvrage de référence pour comprendre les enjeux de l'étude de la métaphore en science politique (celui-ci reste donc encore à écrire).

Les contributions de Paul Bacot (introduction) et Christian Plantin (chapitre 1) fournissent le cadre épistémologique de l'ouvrage. En reprenant la définition classique (aristotélicienne) de la métaphore, P. Bacot insiste sur son « caractère structurellement ambigu » dans la mesure où « métaphoriser, c'est parler d'autre chose » (p. 8). La métaphore est un trope qui consiste à remplacer un terme attendu par un autre, et à provoquer un déplacement de sens dont l'interprétation est soumise au contexte de réception. Si P. Bacot identifie « trois fonctions principales » de la métaphore (esthétique, cognitive et persuasive), c'est bien la dernière, son « pouvoir performatif » (p. 7), qui retient son attention. Selon lui, l'enjeu est d'identifier comment la métaphore peut agir comme un « distracteur » dans le discours, et donc constituer « un outil de politisation » (p. 10). Cette approche de la fonction persuasive

de la métaphore pose la question de l'efficacité d'un tel procédé rhétorique. C'est cet aspect qu'explore C. Plantin en identifiant « des contre-mesures très efficaces opposables à la métaphore » (p. 23) : la contre-métaphore, la sur-métaphorisation ou le court-circuit. Cette typologie permet de comprendre que la métaphore doit toujours être comprise dans le « jeu de langage » (p. 34) propre au discours de persuasion.

Dans le sillage de cette analyse pragmatique de la métaphore, alors conçue comme une tactique discursive, trois contributions proposent des études de cas. Jules Sergeï Fediuin (chapitre 3) se penche sur un texte de l'idéologue poutinien Vladislav Sourkov afin de montrer l'usage stratégique des métaphores dans l'élaboration d'une « doctrine nationale-conservatrice et anti-démocratique » (p. 61). Marie Reetz et Olivier Turbide (chapitre 4) étudient les usages du concept de biodiversité par le FN/RN (entre 2011 et 2022) comme autant de « mécanismes métaphoriques de mise en mots de l'idéologie du parti » (p. 63). Si cet article présente un intérêt méthodologique, on s'étonnera de l'absence de référence aux travaux du politiste Stéphane François, qui éclairent pourtant les évolutions du traitement de la question écologique à l'extrême droite. Pierre-Nicolas Baudot (chapitre 5) se concentre sur les productions de la Commission nationale « immigrés » (CNI) du PS entre 1975 et 1981. L'auteur observe notamment un phénomène de « métaphorisation du terme "immigrés" » qui devient progressivement une métaphore de toute « situation de vulnérabilité » (p. 86).

Deux contributions ont attiré notre attention en ce qu'elles proposent une compréhension plus générale de la métaphore. À partir d'une étude de la fraternité dans les journaux de femmes en 1848, Arthur Duhé (chapitre 2) propose de réfléchir à la circulation des métaphores. Parce que « certaines métaphores traversent les imaginaires » (p. 42), elles peuvent constituer la base d'un dialogue entre des conceptions politiques divergentes. Cette approche permet de dépasser la définition rhétorique de la métaphore pour aborder son rôle structurant dans l'imaginaire collectif. Mathieu Hauchecorne (chapitre 7) insiste lui aussi sur le « caractère collectif de la métaphore » (p. 111). Partant d'une étude des principaux paradigmes (au sens premier) convoqués par les théoriciens du revenu de base, M. Hauchecorne en profite pour souligner que « l'histoire de la pensée politique ne dispose pas

d'une réflexion d'ensemble sur les usages de la métaphore en théorie politique » (p. 109). En ce sens, l'auteur montre que l'intérêt de l'étude de la métaphore politique ne tient pas seulement à sa fonction persuasive mais aussi à son rôle dans l'élaboration conceptuelle. C'est aussi vers cette idée que semble tendre, sans l'explicitier clairement, la contribution de François Amy de Brethèque (chapitre 9) en présentant la manière dont les métaphores scénaristiques orientent l'interprétation de la temporalité politique.

Cet ouvrage a le mérite de mettre en lumière l'intérêt de l'étude des métaphores en science politique, non seulement au regard de leur fonction de persuasion mais aussi dans leur rôle conceptuel. Cependant, un certain flou entoure la définition de la métaphore dans deux chapitres, en raison d'une compréhension extensive (chapitre 6) ou imprécise (chapitre 8). On regrettera aussi un effet de compilation qui se dégage de quelques contributions, qui se contentent de constituer (reconnaissons, à cet égard, la franchise d'un des auteurs) « un pot-pourri de métaphores » (p. 28). De plus, si plusieurs références importantes sont citées en abondance (Aristote, George Lakoff et Mark Johnson), certains travaux incontournables sur la métaphore sont malheureusement très peu discutés (Hans Blumenberg), voire complètement ignorés (Paul Ricœur).

Arnaud Miranda -  
Sciences Po, CEVIPOF

**Combes (Hélène) – *De la rue à la présidence. Foyers contestataires à Mexico*, Paris, CNRS Éditions, 2024. 322 p.**

Cet ouvrage passionnant nous plonge au cœur des foyers de la contestation au début du XXI<sup>e</sup> siècle au Mexique, depuis l'occupation du Zócalo en 2006 à la formation de MORENA comme parti en 2014 et à la victoire d'Andrés Manuel López Obrador à la présidentielle de 2018. Il s'inscrit dans la lignée du précédent livre d'Hélène Combes<sup>1</sup>, qui portait sur l'histoire du Parti de la révolution démocratique (PRD) en soulignant les liens entre militantisme partisan et mouvements sociaux. Celui-ci se lit comme un roman, grâce à un style d'écriture simple et

vivant, au plus près du matériau empirique, et à la mise en scénario autour des portraits sociologiques de quelques personnages principaux et plusieurs personnages secondaires.

La première partie porte sur différents épisodes de la mobilisation, à commencer par l'expérience fondatrice du *plantón* du Zócalo. Le premier chapitre offre une description minutieuse du campement et propose des parallèles avec les mouvements d'occupation des places des années 2010. L'une des spécificités de cette occupation est sa nature d'emblée partisane, mais aussi son ancrage populaire qui explique certaines caractéristiques – comme le militantisme en famille consistant à transposer la cellule familiale dans l'espace public et à se relayer. La division sociale du travail militant découle de différents rapports à l'espace : alors que les milieux populaires, chargés de tenir le territoire et d'attendre, occupent le campement au quotidien, les classes moyennes y viennent en journée pour des activités politiques et intellectuelles.

Le deuxième chapitre porte sur une campagne de mobilisation pour la « défense du pétrole », contre la privatisation de la compagnie pétrolière nationale. Elle a été menée à partir d'avril 2008 par des brigades de femmes, les « Adelitas », selon le nom donné en référence aux femmes révolutionnaires. Ces militantes de longue date, souvent déclassées, parviennent ainsi à retrouver une place en activant les réseaux territoriaux des milieux populaires. H. Combes montre comment cette mobilisation, initialement non mixte, a bousculé les routines de la division sociale et générée du travail militant.

Le troisième chapitre s'intéresse à la transformation de la mobilisation en organisation avec la mise en place à la fin du *plantón* du « gouvernement légitime », une sorte de cabinet fantôme. H. Combes a suivi quelques jours en 2007 la tournée du « président », qui vise à réaffirmer un leadership en perte de vitesse et à construire un vaste réseau de soutiens. Les « ministres » du « gouvernement légitime » jouent également un rôle croissant dans la structuration du mouvement. Celle-ci passe par la mise en place, à partir de 2009, de « maisons du gouvernement légitime », qui fonctionnent toutefois de manière inégale. La création du journal *Regeneración* a aussi une fonction de structuration du mouvement, en plus de l'objectif

1. Hélène Combes, *Faire parti. Trajectoires de gauche au Mexique*, Paris, Khartala, 2011.